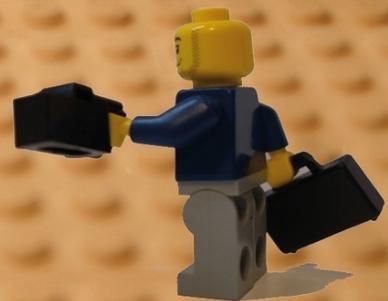


A LEGO diorama featuring a tan castle with a tower and a blue flag. Two minifigures, a man in a dark vest and a woman in a red jacket, stand on a tan brick floor. The background is a blue wall with a white cloud, three black birds, and some green foliage.

Emmanuel, Brigitte
et moi

Roman

Alain Lense



Alain Llense

Emmanuel, Brigitte et moi

© Alain Llense, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3888-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La couverture de ce livre est une réalisation Air Création par Raphaël Hardelin à retrouver sur Instagram : [@air_.creation](#)

Ce ne peut être lui. Je ne peux le croire.

L'œil bleu est là, bien sûr, ressemblant, presque identique, bleu cobalt zébré par endroits de bleu nuit. La bouche pourrait être, on la devine encore bien dessinée, goulue, rosée, sous la barbe épaisse qui a quasiment effacé le contour de ses lèvres. Le cheveu est plus rare mais la frange éparse qui peine à avancer sur le front pourrait être cette légère vague, toujours en mouvement, qui faisait beaucoup de son allure. Dans les gestes qu'il fait, on retrouve par instants la petite nervosité électrique qui semblait l'éclairer en permanence à l'époque où je crois l'avoir connu. Quel âge aurait-il aujourd'hui ? Cinquante-quatre, cinquante-cinq ans comme moi ? Oui, cela pourrait bien correspondre.

Pourtant, ce ne peut être lui. Il y a dans l'allure générale de l'homme que j'observe une lourdeur, un empâtement, une mollesse auxquels il n'a pas pu céder. Le ventre est rebondi comme celui des quinquagénaires qui ont cessé de lutter, il avance en bulle flasque sous un tricot de peau à la blancheur incertaine. Le pas est lourd, il fait, pour se déplacer, d'inélégantes glissades qui butent tantôt sur le passe-plat d'où il retire les assiettes dégarnies, tantôt sur le bar où son demi de bière descend à vue d'œil. Il ne dit pas un mot, ne consent à aucun sourire, il ne peut être ce bavard hilare dont on voyait les dents à chaque minute. À son dos une voûte pareille à celle des églises romanes lui enfonce la tête dans les épaules là où mon homme à moi semblait toujours porté par un cintre tant il se tenait droit. Une barbe de trois jours, quelques poils aux oreilles, un pantalon trop court, bref une allure très éloignée des standards du type dont j'ai gardé souvenir et qui était toujours tiré à quatre épingles. Et puis surtout, il est seul et c'est cette solitude qui m'interdit de l'identifier clairement. Lui, seul, ça n'a aucun sens. Lui, sans elle, ça ne ressemble à rien. Elle était son double, sa silhouette en creux, son ombre éclairante, si bien qu'à les voir toujours par deux aller, on se demandait si c'était de lui, à l'avant, ou d'elle, à l'arrière, qu'émanait la lumière, il n'a pas pu vieillir sans elle.

De toute façon, que ferait-il en ces lieux ? Un snack miteux ce Saint Helen's, salle immense aux tables en quinconce, nappes défraîchies dont on devine qu'elles furent bleues, chaises de bois et d'osier, grande ardoise tableau noir sur la terrasse, entrée- plat ou plat-dessert à treize euros cinquante, menu complet à dix-neuf, steack-frites érigé en spécialité gastronomique et odeur de graillon en incontournable parfum d'ambiance. Un comptoir comme l'on en fait plus, zinc, marbre, barre de laiton, rectiligne rectangle allongé où des milliers de verre ont laissé leur empreinte, terminé par un ovale couvert de vert où l'on joue aux cartes et aux dès. Il doit être environ quatorze heures, les clients pressés qui ont déjeuné ici ont rejoint entreprises et chantiers, le restaurant entier n'est plus qu'un champ de miettes éparées, nappes souillées de vin, blanquette plat du jour, sauces diverses et nappage chocolat. Une serveuse lasse tente mollement de redonner à l'ensemble un aspect présentable, écouteurs vissés aux oreilles, cheveux rabattus en un chignon improvisé, pauses nombreuses pour jeter un coup d'œil à l'écran de son smartphone et tapoter nerveusement des messages qu'elle ne prend pas le temps de relire, tout comme elle ne prête aucune attention à l'ultime client que je suis, assis à une table du fond et touillant un café désormais froid.

J'ai mangé là par hasard, poussé à l'intérieur par la pluie brutale venue griffer ce début de printemps alors que je déambulais sans but dans ce quartier de Paris qui avait été mon

repère lorsque je travaillais encore. Petite faim, petit creux, pour rentrer chez moi il aurait fallu revenir vers la bouche de métro, effectuer le trajet de presque une heure pour arriver dans un appartement au frigo uniquement rempli de l'urgence des courses à faire. Quelques gouttes, l'averse, puis la pluie qui s'installe en giboulées récurrentes, néon du Saint Helen's comme un phare dans la tempête, porte poussée sans conviction, « Oui, c'est pour manger. Non, je suis seul. Oui, merci, ici près du bar ce sera très bien. »

Du repas, je ne l'ai pas remarqué, tout occupé qu'il devait être à cuisiner à l'arrière, tout occupé que j'étais à égrainer les stratagèmes que les solitaires déploient aux tables des restaurants quand ils y déjeunent ou y dinent seuls. J'ai toujours aimé cette solitude un petit peu incongrue qui commence dès que la serveuse s'approche, cette fierté assurée que l'on a à répondre que l'on est un, que personne ne nous rejoindra, le petit regard en coin que nous lancent les couples ou les groupes autour, leur compassion à nous voir nous installer sans compagnie, la petite jalousie des quelques ceux qui préféreraient notre solitude à leur certitude d'être mal accompagnés. Pour partenaire et vis-à-vis j'avais choisi un journal, quotidien gratuit distribué par des jeunes gens à l'entrée du métro, à la Une duquel souriait une trentenaire resplendissante qui promettait de nous confier le secret de sa vitalité éternelle. Sans conviction, j'avais parcouru en diagonale quelques articles, un édito sur les perspectives ténues de régression du chômage, le plan des futurs aménagements des grands boulevards parisiens, un hommage à un acteur trop tôt disparu signé par un confrère avec qui j'avais collaboré à l'époque glorieuse de France Potins.

À un moment, à la presque fin du service, il était sorti de la cuisine en interpellant la serveuse à chignon sur l'absolue urgence qu'il y avait à servir à la table trente-deux ce « fichu magret de canard qui va finir plus froid que le sorbet citron du dessert ! » Sa voix m'avait fait un instant lever les yeux du journal et des quelques frites rescapées de mon plat principal mais, lorsque j'avais essayé d'associer un physique à cette voix qui me disait quelque chose, il avait déjà regagné sa cuisine, aussi rapidement qu'il en était sorti. Les ultimes clients partis, moi excepté, il vient de pénétrer à nouveau dans la salle et d'entreprendre ses allers- retours entre l'office et le bar, sans même s'apercevoir de ma présence ce qui me permet de l'observer à ma guise. J'hésite. C'est tout lui et à la fois tout ce qu'il n'était pas. En quinze ans, on change, on se dégrade surtout quand la vie se charge de reprendre à la hâte ce qu'elle avait mis tant d'années à nous accorder. En quinze ans, on peut voir son corps s'alourdir ou s'alléger, son énergie vitale s'épuiser ou se régénérer, on peut se perdre et se reconquérir, s'esseuler puis retrouver le goût des autres, on peut croire mourir pour finalement ressusciter, rien de surprenant à ce que, face à un être perdu de vue pendant aussi longtemps, on peine à le reconnaître avec certitude. Moi- même, je ne suis plus sûr de tout à fait me ressembler. Il y a quinze ans j'étais encore lu et craint, j'étais un quadra entretenu et sûr de lui, je gagnais grassement ma vie en pourrissant celle des autres. Chaque matin, désormais, mon miroir ne renvoie que l'image d'un quinquagénaire usé jusqu'à la corde, cernes violets, barbe négligée de plusieurs semaines, corps et esprit voutés à force de ne plus séduire personne et j'ai peu à peu perdu tout mon crédit professionnel pour ne vivre que de quelques piges dans des journaux sans gloire. Je pourrais invoquer la vie, sa cruauté, la traiter de chienne ou de salope, au fond de moi je sais bien que j'ai plongé tout seul dans les abysses où je me noie. Il repasse devant moi, il allume une cigarette, geste inconcevable de la part de l'Emmanuel que j'ai connu, obsédé par sa santé et sa longévité. Non, ce ne peut-être lui, simplement aura-t-il eu un sosie, un

sosie cuisinier comme lui, les coïncidences sont parfois espiègles.

Et puis je la vois. Elle. Vieillie bien sûr, vouûtée sans doute mais elle, indiscutablement, indubitablement elle, elle et sa blondeur descendant un escalier que je n'avais pas repéré tout au fond de la salle. Brigitte descend avec cette encore grâce à peine altérée par le temps, elle descend en regardant devant elle sans cette exagérée prudence que mettent les gens de son âge à dégraver marche à marche. Parvenue en bas, elle le cherche des yeux, il l'aperçoit et glisse dans sa direction. Ce n'est plus la glissade poussive de tout à l'heure, pour la rejoindre il glisse en légèreté, en apesanteur, nuage qui rejoindrait son ciel. Il l'embrasse, elle sourit, dans le même mouvement, ils tournent simultanément la tête et semblent enfin prendre conscience de ma présence. Emmanuel, d'abord, ne me reconnaît pas contrairement à Brigitte dont le sourire né du baiser vire un peu à l'aigre. Jusqu'à redevenir sourire. Puis murmure glissé à l'oreille d'Emmanuel. Et enfin mouvement des deux dans ma direction.

Ω

Les jours suivants, je les ai revus. Une fois, deux fois, toujours au Saint Helen's, rendez-vous pris sans réel horaire, « je passerai peut-être demain », sourire las en retour « pas de problème, nous nous serons là ». Je passais toujours à la fin du service, guettant sur le trottoir d'en face en collectionnant les cigarettes, le départ des ultimes clients, entretenant une atmosphère de semi-clandestinité alors que rien ni personne ne m'y obligeait, une habitude gardée de ma vie d'avant. À partir de notre troisième rencontre, nous sommes systématiquement montés à leur petit appartement, au-dessus du restaurant. « Ce n'est pas un château, vous verrez » avez-dit Brigitte dans un sourire un peu crispé. Effectivement, ça n'en était pas un, à peine un F2 d'une quarantaine de mètres carrés, deux chambres minuscules encadrant un salon-salle à manger meublé de quatre chaises, une table, une armoire et un canapé d'angle, toutes fenêtres donnant sur la rue, odeurs grasses et entêtantes du restaurant montant jusqu'à leur chez eux. Autour d'un thé anglais et de quelques gâteaux cocktails, nous avons d'abord parlé de notre présent, soucieux de retarder au maximum l'inévitable moment où nous finirions par parler du passé. Ils étaient bien ici, ils insistaient beaucoup sur ce point comme s'ils avaient voulu s'en convaincre eux-mêmes. La clientèle du restaurant était sympathique et fidèle, ils étaient en gérance ce qui leur évitait toutes les contingences dévolues au propriétaire, ce dernier vivait à l'étranger et leur fichait une paix royale et, en plus, il leur prêtait gracieusement l'appartement ce qui était un luxe dans la frénésie immobilière parisienne. Ils appréciaient le petit marché quotidien juste au bout de la rue, la proximité du parc, le docteur à deux pas, la brasserie sans chichi qui, aux beaux jours, sortait sa terrasse sur le trottoir et invitait des musiciens amateurs à s'y produire à la nuit tombée. Une belle vie en somme, une vie de rien, une vie normale. Poliment, ils s'étaient enquis de ma propre existence, j'étais resté très évasif, présentant ma semi-retraite comme le résultat d'une volonté de ma part, moi aussi j'allais au marché tous les matins, au vide grenier le week-end et je fuyais les mondanités, omettant avec soin de préciser que je n'y étais plus invité. Pendant que je leur parlais, je retrouvais chez eux cette

capacité d'écoute qui donnait à chacun de leurs interlocuteurs la sensation d'être unique et passionnant, deux paires d'yeux mobiles, quatre oreilles à l'unisson, mouvements jumeaux de mentons, sourcils, sourires qui, dans une simultanéité étonnante, prenaient l'apparence d'une chorégraphie de danse sur glace ou de natation synchronisée. Un jour, pris dans leur bienveillance et dans je ne sais quelle circonvolution de la conversation, j'avais parlé de vin. De ce Clos de Vougeot à la robe grenat et qui restait longtemps en bouche. Du chaud qui tardait à venir quand on le dégustait puis rattrapait le buveur sans crier gare et le réchauffait longtemps. Et de l'extraordinaire farci de veau avec lequel il proposait le Clos Vougeot aux plus belles heures du Château. À cette évocation, ils avaient partagé une petite et presque imperceptible décharge électrique. Leur habituel ballet de gestes, expressions, réactions s'était brusquement désynchronisé, Emmanuel figé dans un rictus mauvais alors que Brigitte baissait la tête comme on le fait à l'évocation d'un être cher et trop tôt disparu. Moi-même, soudain expulsé du confort ouaté de la conversation badine, j'avais baissé les yeux pour signifier ma conscience d'avoir gaffé. Avant de les relever aussitôt parce que sentant bien qu'il y avait là une occasion unique, que ma soi-disant gaffe était la porte d'entrée vers une suite qui était au fond la raison de ma présence ici. Alors je m'étais lancé «Brigitte, Emmanuel, elle est extraordinaire votre histoire, il faut absolument la raconter ».

Par la suite, j'étais passé tous les jours et, tous les jours, j'avais remis avec plus de force ma proposition sur le tapis. Malgré mon enthousiasme, ils avaient été difficiles à convaincre, leurs deux voix unies contre la mienne pour dire : « À quoi bon, que ferions-nous de la lumière revenue, nous sommes bien, ici, dans l'ombre, nous n'intéressons plus personne, il ne doit pas se trouver plus de cinquante personnes au monde qui sachent encore ce que nous avons été ». Je répondais avec une grande mauvaise foi : « Vous ne pouvez pas dire cela, j'en ai parlé à quelques amis et ils sont emballés par l'idée, vous faites partie du patrimoine de ce pays, la preuve mon éditeur ne jure plus que par ce projet ». En fait d'enthousiasme, le seul éditeur qui avait bien voulu m'écouter l'avait fait par amitié, souvenirs ravivés de nuits enfumées à la rédaction du journal, service dû en échange d'un service rendu il y a longtemps, le livre sortirait sans grande promotion, premier tirage à mille cinq-cent unités pour limiter les risques. Je n'étais moi-même pas plus convaincu que cela par mon idée mais je m'y raccrochais comme le naufragé à sa planche de salut, trop heureux d'avoir, pour la première fois depuis des années, un projet capable de survivre plus de vingt-quatre heures.

Mais ils avaient fini par céder. À cause de mon insistance mais pas que. Par lassitude mais pas seulement. Pour tromper l'ennui mais pas uniquement. Un jour, l'œil d'Emmanuel avait retrouvé le métal de son bleu, ce même jour où Brigitte avait redonné à ses cheveux le mouvement rond et blond qui la distinguait des autres femmes. Que s'étaient-ils dit ? Qui avait finalement apporté l'argument définitif ? Je n'en sus rien et pris bien soin de ne jamais poser la question, de peur qu'ils changent d'avis et ne fassent tomber à l'eau mon idée sans autre possibilité de retour. Nous mettre d'accord fut facile, ils parleraient, j'écrirais, ils diraient je-tu-nous, j'écrirais je-tu-nous comme s'ils parlaient par ma bouche sans que celle-ci ne trahisse la moindre de leur parole. Tout juste décrirais-je les lieux, embellirais-je quelques situations, ils diraient « Il y avait un arbre magnifique sur la place devant le restaurant, tout le monde le remarquait », j'écrirais « Un olivier centenaire, tronc noueux, feuillage vert bouteille, fruits gorgés de soleil, veillait avec bienveillance sur les mouvements des clients surnuméraires qui, tous, s'ébahissaient de sa beauté ». S'ils disaient au passé,

j'écrirais l'imparfait ou le passé pas si simple, s'ils convoquaient le présent je le convoquerais avec eux et conjuguerais le plus simplement possible pour embellir la concordance de leurs temps. Ensuite, ils reliraient, auraient toute latitude pour corriger, amender, refuser, ils toucheraient un à valoir dérisoire, négocié avec l'éditeur, n'auraient à assurer aucune séance de dédicaces ou promotion médiatique dont la charge me reviendrait toute entière.

Bref, ensemble, Emmanuel, Brigitte et moi, pour raconter leur vie, leur histoire d'amour, leur ascension et leur chute, nous allions écrire un livre.

Ce livre, le voici.

CHAPITRE 1

Un jour

Souvent je pense à ce jour-là. Comme l'on pense attendri, ému, un brin nostalgique à l'une de ces journées qui ont marqué nos vies. Journées de gai, journées de triste, annonces de mariage, naissance, décès, instants où les familles se fédèrent, se rassemblent, se rappellent qu'elles sont familles. Journées évènements, grandes victoires sportives, tours jumelles qui s'effondrent, mort de Mitterrand ou de Johnny, moments pour lesquels on se souvient exactement où l'on était, ce que l'on faisait à l'heure de l'annonce, où les humains se fédèrent, se rassemblent, se rappellent qu'ils forment une humanité.

Ces journées, au fond, ne prennent sens qu'à posteriori ; le matin même on se lève comme tous les autres matins, un café, un thé pris debout, à même la faïence de la cuisine, un œil au journal, la rubrique nécro, les sports et l'horoscope. Pas la moindre idée de la date, qu'est-ce que ça changerait au fond que l'on soit le vingt ou le vingt-deux, le jour de la semaine ça oui on le connaît toujours parce qu'il est synonyme de programme légèrement différent selon le jour que l'on est, de déjeuner avec Mathilde puisque nous sommes mardi, de difficultés à se garer près du bureau à cause du marché le vendredi. La journée, ensuite, inodore, incolore jusqu'à l'heure H, on a beau y repenser ultérieurement, impossible de retrouver les moindres détails du temps d'avant l'évènement alors que l'on dira sans hésitation « je portais mon tailleur vert bouteille quand j'ai appris la mort de ma mère » ou bien « j'étais assise exactement sur cette chaise le soir où Amstrong a posé le pied sur la lune ». C'est comme cela que je pense à ce jour-là, avec ce surplus d'intensité, cette acuité un peu effrayante qui fait le passé aussi limpide que le présent quand s'invite à nos esprits l'un de ces jours qui ont marqué nos vies.

Sauf que de ce jour-là je n'ai aucun souvenir. Pas le moindre indice, le plus minuscule des débuts de piste. Une date à peine, une croix discrète